

JÉRÉMIE JANOT ★ RAFFAELE PALLADINO ★ KRIS ★ RENAUD RIPART ★ MARGOT LECARPENTIER

SO FOOT

+ VIRÉE
EN TURQUIE
AVEC Mario
Balotelli!

**QUINCY
PROMES**

La chute du
narcotrafiquant

**ALEJANDRO
GARNACHO**

Le pibe qui réveille
Old Trafford

JOSIP ILICIC

Guerre, dépression
et grosses mines

RAYAN CHERKI

SALE GOSSE OU GÉNIE INCOMPRIS?

Pour la première fois, le phénomène vide son sac

FRANCE MÉTROPOLOITAINE 4,99 € / CH 9,90 CHF / CAN 10,99 \$ / DOMS 5,99 € / ESP 11 € / PORTOINT 6,99 € / MAR 9,90 MAD / THA 11,25 THB / TOM 7,99 FPF - ZONE CFA 8300 XAF



L 13123 - 215 - F 4,90 € - R0

N°215 - AVRIL 2024

AMAZONES PRIME

Pour la première fois dans l'histoire du Brésil, une équipe féminine indigène, le **Gavião Kyikatejê**, se retrouve engagée dans un championnat professionnel. Cela se passe en Amazonie, dans l'État de Pará, où les femmes des peuples autochtones voient dans le *futebol* une nouvelle opportunité d'être vues et entendues. Ce qui n'empêche pas, hélas, le racisme et les discriminations.

Par Apolline Guillerot-Malick, dans le Pará (Brésil) / Photos: AGM pour So Foot





La jeune femme quitte son dortoir, traverse le hall d'entrée de la maison où elle loge depuis plus d'un mois, puis s'engage sur le chemin de terre ocre bordé de manguiers. La piste écrasée sous le soleil amazonien longe une petite église évangélique installée là depuis 2006, puis traverse le cœur du village indigène de Kyikatejê, dans le nord du Brésil, à 2700 kilomètres de Rio. Le décor: des maisons en ciment toutes identiques, disposées en un cercle parfait, entourées par la forêt luxuriante. Tonges blanches aux pieds, mais crampons à la main, la jeune fille bifurque. Direction "le raccourci". Talonnée par un petit groupe de chiens errants, elle passe devant l'école où elle achève sa terminale depuis son arrivée. À 20 ans, Suely Sekwaidi Xerente a quitté sa mère, ses trois frères, ses six sœurs et son *aldeia* (village indigène) située à 600 kilomètres de là, pour rejoindre l'équipe féminine du club Gavião Kyikatejê en octobre dernier. "Mon rêve est de devenir joueuse professionnelle, confie la défenseuse issue de l'ethnie xerente. C'est pour ça que je suis venue jusqu'ici." Fondé en 2008, le Gavião ("faucon" en VF), dont la section féminine a vu le jour en 2020, est le seul club indigène du Brésil à disputer un championnat professionnel: le Paraense, dans l'État du Para. Lors de sa première participation en 2021, l'équipe a d'ailleurs décroché le titre de vice-championne. "Devenir pro, alors que je n'avais jamais vraiment joué au foot, c'est fou, non?", sourit la jeune femme au visage arrondi, en posant enfin le pied sur le terrain cerné de hautes herbes et de palmiers battus par les rafales de vent.

"ON EST EN TRAIN DE BRISER UNE BARRIÈRE"

Ce matin-là, les 25 joueuses de l'équipe se présentent au compte-gouttes. En cette période de compétition, pour mieux éviter les heures les plus chaudes de la journée, les entraînements ont lieu à 9 heures

et à 16 heures. Si certaines, comme Suely, sont hébergées sur place le temps du championnat, la plupart sont originaires des 32 *aldeias* de la terre indigène. Les joueuses ont beau être professionnelles, elles ne sont pas rémunérées et poursuivent des études ou exercent leur profession à côté de leur carrière sportive. Dans les gradins -des planches de bois surmontées d'un toit de palmes tressées censé protéger des averse tropicales-, Jujamarkra Terekwiyi, la co-capitaine de l'équipe, que tout le monde surnomme "Tere", se démarque par son physique robuste, ses traits souriants et sa voix assurée. Celle qui a l'habitude de prendre la parole en public enseigne les langues *jê* (une famille linguistique répandue dans le centre du Brésil) dans l'école du village. Fan de Thiago Silva, elle a rejoint l'équipe dès sa création, poussée par son mari et ses trois garçons. Elle aussi troque ses tonges contre des crampons et s'élanche à pleins poumons sur le terrain. Ou ce qu'il en reste: abîmée par la sécheresse qui a brûlé l'Amazonie entre septembre et décembre 2023, la pelouse est capricieuse, et les passes aléatoires. "C'est sûr que sans regarder, ça marche pas", "Mon Dieu, elle rigole en plus!", s'agace l'un des coachs au bord du terrain. Entre les touffes d'herbe, les trous laissent apparaître des bandes de sable. "Plusieurs clubs professionnels de petite envergure ont des soutiens, mais le nôtre est victime de discrimination", dénonce Pepkrakte Jakukreikapiti Ronore Konxarti, l'entraîneur et fondateur du club. Ce dernier peine à trouver des sponsors pour financer les équipements et les infrastructures nécessaires. Dans les alentours, les joueurs et joueuses des clubs indigènes amateurs jouent la plupart du temps pieds nus. Ce qui les exclut automatiquement de toute compétition. "Pour jouer en dehors de leur *aldeia* contre des non-indigènes, les joueuses sont obligées de porter des crampons, indique Aira Bonfim, historienne du sport et chercheuse au musée du football de São Paulo. Ces groupes ethniques sont souvent beaucoup plus vulnérables financièrement que ceux qui représentent d'ordinaire le football amateur." Résultat: les footballeuses indigènes sont restreintes à des tournois entre *aldeias* ou des compétitions sportives pensées et conçues par et pour les



"QUAND J'ÉTAIS PLUS JEUNE, UNE FEMME JOUANT AU FOOT, C'ÉTAIT DIFFICILE À IMAGINER. ÇA L'EST ENCORE PLUS POUR NOUS, QUI SOMMES À LA FOIS DES FEMMES ET DES INDIGÈNES"

Hakakwiyi Haraxare, milieu de terrain de Gavião Kyikatejê

Ni buts ni soumises.

"EN VILLE, LES ATHLÈTES NON-INDIGÈNES S'ENTRAÎNENT À LA SALLE DE SPORT. ICI, NOS SALLES DE SPORT, CE SONT NOS TRADITIONS" Jujamarkra Terekwiyi, capitaine de Gavião



des championnats nationaux et de cette coupe du monde." Comme ses coéquipières, "Tere" a construit ses premiers souvenirs de ballon devant le poste. Le cacique, le chef de son *aldeia*, plaçait un téléviseur au bord d'un champ, et toute la communauté se réunissait pour assister aux exploits de la Seleção ou des grands clubs de Rio et de São Paulo. Problème: longtemps, les terrains n'étaient réservés qu'aux hommes. Et pour cause: au Brésil, le football féminin était interdit jusqu'en 1979. Le fruit d'un décret signé en 1941 par le chef de l'État, Getulio Vargas, et justifié par des raisons "physiologiques". Un héritage sexiste dont les peuples indigènes peinent encore aujourd'hui à se défaire. "Ma mère ne me laissait pas jouer au foot étant enfant parce qu'elle avait peur que je me fasse mal", soupire la jeune Suely Sekwaidi Xerente. À ses côtés, Hakakwiyi Haraxare, une milieu de terrain grande et élancée, se surprend encore elle-même en chaussant ses crampons. "Quand j'étais plus jeune, une femme jouant au foot, c'était difficile à imaginer, dit-elle. Ça l'est encore plus pour nous, qui sommes à la fois des femmes et des indigènes." La doyenne de Gavião Kyikatejê, "quasiment à la retraite à 38 ans", avait d'abord rejoint son "club de cœur" en tant qu'aide-soignante de l'équipe masculine. Veuve d'un joueur prometteur connu dans toute la région sous le nom d'Aru, elle élève aujourd'hui seule ses trois ados, tout en enseignant l'éducation physique à l'école du village. "On est en train de briser une barrière en montrant qu'on en est capables, avance-t-elle, avant d'évoquer Marta, celle qui a ouvert la voie au milieu des années 2000 au Brésil en étant élue six fois de suite meilleure joueuse de l'année par la Fifa. Malgré toutes les difficultés, les préjugés et les critiques, elle a réussi à s'imposer et à porter notre voix dans notre pays et au-delà. Dès lors, le football féminin a eu plus de visibilité."

"RETOURNEZ DANS VOS FORÊTS!"

Ce jeudi après-midi, Gavião Kyikatejê affronte Remo, une équipe de Belém, la capitale de l'État, à une demi-heure de route du village. Par les fenêtres du bus transportant les joueuses jusqu'au stade, la forêt dense amazonienne bordant la route tracée en ligne droite laisse bientôt place à de grandes landes broutées par des boeufs. En Amazonie, un territoire qui n'a pas franchement été aidé par Bolsonaro et ses sympathisants, la déforestation au profit de l'élevage bovin rend d'autant plus importante

membres de leurs communautés, comme les Jeux mondiaux des peuples indigènes, dont l'unique édition s'est tenue au Brésil en 2015 et a vu s'affronter des représentants de plus d'une vingtaine de pays. Dans un pays qui compte 1,7 million d'indigènes, selon le dernier recensement de l'Institut brésilien de géographie et statistiques (IBGE), il a fallu attendre 2023 pour voir une joueuse autochtone, Ivanete Xerente, signer un contrat pro dans un club, le Ferroviária de São Paulo. L'intérêt des indigènes brésiliens pour la pratique du *futebol* ne date pourtant pas d'hier. Aira Bonfim situe le début de l'engouement à Mexico 70, premier mondial en mondovision, au cours duquel Pelé et les siens ont enchanté la planète et roulé sur la compétition. "Il s'agit d'une histoire encore très difficile à consigner, surtout dans le contexte indigène, où beaucoup de ces relations avec le passé sont orales, précise la chercheuse. Mais on peut affirmer que les villages qui avaient accès à la télévision en 1970 ont été fortement influencés par la retransmission



Elle est où la cabine pour la VAR?

la démarcation des terres indigènes, dont les limites sont définies et reconnues par l'État via une procédure administrative. La terre de Mãe Maria, sur laquelle se trouve l'aldeia Kyikatejê, est reconnue depuis 1986. "Le seul territoire préservé de la région est le nôtre", explique l'entraîneur, Zeca Gavião, qui voit un peu plus loin que l'enjeu sportif dans la participation des siennes au Paraense. "Être présent, c'est un peu marquer le territoire", image-t-il. Le match du jour se tient à Bom Jesus do Tocantins. Une cité propre, où la forêt laisse place à un lac artificiel, quelques canards, des pelouses bien entretenues et, donc, le petit stade municipal. Dans les vestiaires, les joueuses enfilent leur maillot rouge et noir floqué de motifs géométriques traditionnels. "Ce sont les mêmes dessins que ceux que nous peignons sur notre corps", précise Hakakwyi Haraxare, dont le regard est endurci par deux longues lignes peintes à l'horizontale en dessous des yeux. Ils représentent des faucons. Les afficher ainsi est pour nous un acte de résistance." L'échauffement terminé, la capitaine, Tere, paroissienne assidue dans la communauté évangélique de l'aldeia, rassemble les troupes. Une prière collective est entonnée, les larmes coulent sur les joues. Puis les joueuses font leur entrée sur le terrain sous une pluie de signes de croix. "On va mettre cette balle sur le sol et faire ce pour quoi on s'est entraînés!", harangue le coach. À 600 kilomètres plus au nord, dans les locaux de la Fédération paraense à Bélem, Ricardo Gluck Paul, le président, raconte être "très fier de la présence de ce club indigène" dans son championnat et se félicite d'avoir "entrepris une grande campagne contre tous les types de discrimination lors de la saison précédente". Un discours très éloigné de l'expérience



vécue par les joueuses de Gavião Kyikatejê, qui, à l'instar de Vinicius en Espagne, ont tout entendu dans les tribunes depuis leurs premières sorties en terres inconnues. "C'était 'Qu'est-ce que vous foutez ici?', 'Retournez dans vos forêts!', 'Vous n'êtes pas chez vous!', liste Hakakwyi Haraxare, attristée. Une fois, on nous a même traitées de singes... On a peur avant d'entrer sur le terrain, mais on y va, avec la foi que rien ne va se passer. On lutte, parce qu'en se cachant, on n'arrive nulle part." Sous les 35 °C de Bom Jesus do Tocantins, les joueuses ne sont pas seules. La tribune du stade municipal est remplie d'indigènes venus des différentes aldeias de la terre Mãe Maria, qui offrent un concert de pétards à l'ouverture du score de leurs représentantes. Sur le terrain, les filles de Gavião font plus que résister physiquement. La veille, Jujamakra Terekwyi théorisa



"ON CHERCHE À ADOPTER UN STYLE DE JEU EUROPÉEN. EN SACHANT GÉRER LA POSSESSION DE BALLE, LES INDIGÈNES JOUERONT UN GRAND FOOTBALL"

Zeca Gavião, le coach

sur l'endurance des siennes: "En ville, les athlètes non-indigènes s'entraînent à la salle de sport. Ici, nos salles de sport, ce sont nos traditions." Le tir à la corde et la course aux bûches, un relais où chacune des athlètes doit courir le dos chargé d'un tronc d'arbre, en font notamment partie. "Elles ont déjà la force physique et la vitesse, il ne leur reste plus qu'à assimiler la partie technique et tactique", assure Zeca Gavião. Premier indigène du Brésil diplômé d'un cours supérieur de football, l'entraîneur est celui qui transforme la belle histoire en un projet qui tient la route sportivement. Et à l'entendre, le potentiel est là. "Je leur apprends les bases, se repositionner, savoir quand attaquer et quand défendre, dit-il. On cherche peu à peu à adopter un style de jeu européen. En sachant gérer la possession de balle, les indigènes joueront un grand football." Hélas, l'aventure s'arrêtera cette fois-ci en quarts de finale, après que Remo, futur champion du Para, a renversé le score (3-1). De quoi faire chialer Tere, comme son idole Thiago Silva? Pas du tout. "Je ne suis pas triste, positive la capitaine. Remo est un club très fort, qui s'entraîne depuis de nombreuses années. Ils pensaient qu'ils allaient enchaîner les buts, mais nous avons réussi à les arrêter." Un optimisme partagé par sa coéquipière, Hakakwyi Haraxare: "On ne renonce pas facilement, même quand on est en train de perdre. Jusqu'à la dernière minute, on lutte. Je pense que c'est une de nos caractéristiques, à nous, les peuples indigènes. On n'abandonne jamais." Le championnat terminé, Suely Sekwaidi Xerente s'apprête à retrouver sa famille et son aldeia. Celle qui pourrait bien marcher dans les pas de Ivanete Xerente, la seule joueuse indigène à vivre du football au Brésil, n'est déjà plus tout à fait la même. "Quand je suis arrivée ici, j'étais complètement perdue, confie-t-elle avant de prendre son bus. Au village, on jouait un peu comme ça venait. Il fallait juste taper dans le ballon. En rentrant chez moi, je leur montrerai ce qu'est le football." ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR AGM



Franco bas résilles.